

était couché depuis si longtemps ; peu à peu les roses de la jeunesse recolorent ses joues pâles, ses lèvres s'entr'ouvrent voluptueusement comme pour chercher celles du bien-aimé. Ah ! sorcier, tu rendrais la vie à un mort ! D'autres fois, c'est un panorama qui se déroule à nos regards ; ses chasses expriment toute la poésie des forêts ; vous êtes transportés au sein de la nature, dont il a saisi le secret ; vous sentez la fraîcheur de l'aube qui se glisse dans les taillis ; vous respirez les exhalaisons matinales du thym et de la bruyère. Chut, là-bas, dans la clairière, n'est-ce pas le cerf joyeux que j'entrevois bondir ? Noble et innocente créature, hélas ! du fond des bois, voici la chasse qui s'avance ; au loin retentit la fanfare, et les échos répètent les aboiements de la meute cruelle, altérée de ton sang. Fuis.... mais, sur tes traces bondissent les ardents coursiers ; de droite, de gauche se rapproche la voix des cors. En traits poignants est peinte la mort du cerf, c'est tout un drame ; on voit ses larmes, on entend son dernier soupir. Et, lorsque la chasse s'est réunie pour la curée, et que les brillants équipages ont amené les dames, à la place où le cerf vient de mourir, on comprend la pitié qui saisit ces bons petits cœurs, pour cinq minutes ; on croit entendre dire de leur bouche rose, avec une mine innocente : « La pauvre bête ! c'est bien dommage ! » Sur quoi, elles sourient gracieusement à un heureux chasseur.

Dès ce monde, Vivier nous ouvre les portes des mondes invisibles ; Hoffmann ! que n'as-tu pu le connaître et l'entendre ! tu serais, je crois, devenu complètement fou, fou de joie et de terreur : lorsqu'à minuit, lui qui ne dort guère, prend son instrument enchanté, et qu'alors, au milieu des ténèbres et du silence, il fait parler l'Ennemi, ce mauvais génie qui troublait tes rêves, et qui apparaît, crois le bien, à d'autres encore qu'à toi, pauvre Kreissler. Alors des pensées sinistres s'élèvent dans l'âme, de terribles visions l'oppressent. Silence ! bruits de